

belles touffes rondes se détachent sur le lac; la petite baie s'enfonce à gauche fermée par la colline tandis qu'à droite, le Victoria Nyanza s'étend à perte de vue; ravissant panorama que peu d'hôpitaux sont en mesure d'offrir à leurs *patients*.

Dans la grande rue transversale se trouvent quelques boutiques, le consulat allemand et l'Hôtel Équatorial, très primitif, campé sur un terrain en pente; rien de plus baroque que cette succession d'escalier terreux, de bâtiments inconfortables, de cours où se trouvent des chambres, un hangar, de la paille, des naturels, des bêtes, des rickshaws, etc.; service fait par des indigènes bien dressés, propriétaire italien complaisant et faisant son possible pour satisfaire les voyageurs. C'est cher et on s'en plaint; cependant, l'hôtelier ne fait pas ses frais, vu le petit nombre de ses clients; il se rattrape sur les ivoires et les peaux qui constituent le principal et très productif commerce du pays.

La route est continuellement animée par une circulation des plus actives; il y passe des bicyclettes en nombre, des chariots qui transportent des objets pesants; je vois s'avancer un énorme réservoir traîné par seize zébus sur lesquels les conducteurs, doux par nature cependant, tapent à grands coups de courbache en poussant des cris gutturaux épouvantables. C'est ici un point de départ pour le Congo; à

certains jours, les porteurs, maigres et bruyants, défilent à la suite les uns des autres pendant des heures, parlant ou rentrant; ces colis, sur les têtes, ont l'air de courir en silhouettes noires très amusantes, comme cela se voit dans les rébus. Disponibles, ces noirs s'assemblent pour se faire embaucher en troupe bourdonnante; de loin on croirait à la présence d'une ruche qui déménage.

D'Entebbe au Congo, il y a de 30 à 35 jours de marche; le prix, par homme, est de 7 roupies (1) par mois, non nourri, ou de 5 roupies plus deux pièces (2) par jour pour la nourriture; tous portent sur la tête une caisse neuve d'un poids uniforme de 30 livres anglaises et marquée d'un côté : Congo, de l'autre : Kilindini. Les peaux, l'ivoire, le caoutchouc sont, avec l'or, les marchandises les plus voyageuses. Ces convois, dont l'importance varie entre cent et cent cinquante porteurs, ne restent pas compacts comme au début; ces gens s'égrènent bientôt sur un espace qui ne dépasse pas un kilomètre; comme toujours, il y a ceux qui sont constamment en tête et ceux, moins pressés, qui restent les derniers; un surveillant, armé d'un fouet en longue lanière, ferme la marche et veille à ce qu'il n'y ait pas de traînards. L'or arrive du Congo en convois gardés;

(1) La roupie vaut environ 1 fr. 60 au cours.

(2) Fraction minime de sou.

il en passe dans un seul transport pour des sommes considérables. Les Belges ne permettent pas qu'un seul homme autre que ceux qui arrivent se joigne à eux au retour et, comme les charges sont réglées d'avance, rien d'autre que l'or et les productions intéressant les possesseurs du pays n'en peut sortir. Les Congolais fabriquent, dit-on, des objets délicats d'une certaine valeur en tant que curiosités indigènes, on ne peut se les procurer, il y a embargo; il ne doit arriver par cette voie que ce qui peut enrichir les Européens avides qui sont maîtres là-bas; ce fameux caoutchouc rouge, par exemple, obtenu des malheureux indigènes par ces bons Belges si placides, à grand renfort de coups, de cruautés, de supplices même, «savez-vous!» Pauvres noirs que leur mauvaise chance n'a faits ni Français ni Anglais, comme leurs voisins, mais qui sont tombés au pouvoir d'un ennemi couronné qui les pressure et les laisse massacrer au besoin, sans pitié.

A l'encontre de ce qui a lieu de l'autre côté du lac, les habitants ici sont vêtus plus ou moins : musulmans nilotiques (Nubiens), gens des tribus félichistes (Waganda et autres) et quelques Hindous, dans un cadre anglais forcément très restreint. On rencontre des femmes drapées de jaune ou de blanc, la poitrine presque toujours découverte, même celles qui soignent les enfants européens, le corps d'une belle ampleur,

ferme et bien découpé, portant droit la tête rasée, une vraie boule noire. Une étoffe brune, ressemblant à de l'amadou, habille les plus rustiques des deux sexes; elle provient de l'écorce d'un ficus (les ficus sont légion) qu'on écrase, qu'on étend et assouplit en la martelant avec des pilons côtelés, les premiers plus gros que les seconds qui laissent sur la pièce ainsi travaillée des traces diagonales; là dessus, on imprime parfois des étoiles noires ou d'autres dessins parsemés de même couleur. C'est très bon marché, très porté; c'est le principal article de la toilette des mi-sauvages, et si on y ajoute le moindre bijou de cuivre, l'effet obtenu est assez heureux, cela se marie bien à l'ébène ou au bronze de la peau.

On ne peut pas dire que les types soient jolis, mais il y a des figures agréables; si l'on remarque des gros nez, de grosses lèvres, formant ce que nous avons appelé le profil à trois nez, les yeux sont souvent beaux et ce n'est pas ici le moins du monde le nègre odieux, antipathique, de l'ouest de l'Afrique. Ces naturels ne sont pas ennemis d'une douce gaieté, ils rient de bon cœur, bavardent volontiers, aiment à jouer du *tongoli* soit dans leur logis, soit dehors en se promenant; cela grince toute la journée et même le soir, d'un côté ou d'un autre; les petits airs sont simples et très compréhensibles. Les phrases un peu chantantes des conversations finissent en baissant la voix